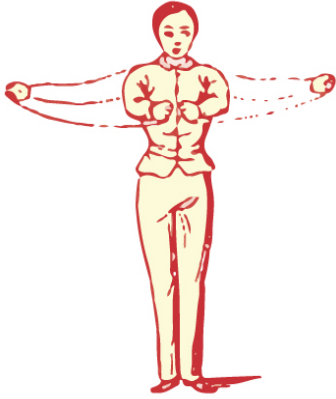


Joe Bousquet, *Le meneur de lune*

Josiane Vidal



J'ai plongé dans l'œuvre singulière et unique de Joe Bousquet, écrivain de la première moitié du XX^e siècle (1897-1950), poète de la nuit, alchimiste de la vie intérieure qu'il change en or, ou plutôt qu'il rend d'or, puisque le rêve y occupe une place centrale, et je me suis interrogée sur les voies de passage entre l'activité onirique nocturne et la réalité, sur l'interpénétration du rêve et de la réalité, sur l'usage du rêve dans la création littéraire, et ses rapports avec le trauma.

Rappelons quelques éléments biographiques pour situer Joe Bousquet et son œuvre qui reste au-delà des cercles littéraires largement méconnue.¹ Qui était-il ? Laissons-le se présenter lui-même : « Je m'appelle Joe Bousquet, je suis né et mort deux fois »². Dès sa naissance, il frôle la mort, il a dû être réanimé. Son père le croyant mort s'écrie : « Quel dommage, *c'était un garçon* »³. Un an plus tard, on le trouve pris au piège, jouant entre les bras de sa nourrice morte. À l'âge de trois ans, il réchappe miraculeusement d'une fièvre typhoïde. Fils de bonne famille, d'un père militaire, médecin généraliste à Carcassonne, il mènera une existence de jeune bourgeois aisé. Enfant terrible, capricieux, puis adolescent, mauvais garçon mais brillant, il décroche son bac à quinze ans. Son père lui offre un voyage en Angleterre dont il rapportera de magnifiques pages.

« Beau, spirituel, impétueux »⁴, il se distingue assez tôt par ses frasques, mène une vie dissolue, fréquente les filles faciles, séduit les femmes mariées, s'initie à la drogue : morphine d'abord, puis cocaïne et enfin l'opium qui l'accompagnera jusqu'à sa mort pour atténuer ses douleurs. En janvier 1916, à dix-neuf ans, mais avec l'accord de son père, il devance l'appel et s'engage dans l'infanterie, puis il demande à être affecté au corps d'attaque du 156^e R.I. composé pour moitié de droits communs : « J'ai un désir de guerre, une volonté d'en découdre »⁵. « Son courage de tous les diables », selon sa propre expression, son comportement héroïque, son autorité à mener les hommes dans le combat lui vaudront d'être décoré de la croix de guerre, de la médaille militaire et de la croix de la Légion d'honneur. Blessé une première fois, il est soigné à l'arrière du front et au cours d'une permission, il rencontre Marthe à l'opéra de Béziers.⁶ Première rencontre avec l'amour.

Un amour impossible qui le conduira au désespoir. « Vite, je veux retrouver la guerre [...], m'échapper », écrit-il. Il retournera au front. À Vailly, un village proche du Chemin des Dames, le 27 mai 1918, alors que sa compagnie est décimée, que tout le front recule, il comprend que c'est fini et, face à l'ennemi, chaussé d'insolites bottes rouges, il reste debout. Il prend une balle dans la colonne vertébrale et de cette blessure profonde, il ne se relèvera que par la poésie.

¹ Un musée lui est consacré à Carcassonne, Maison des Mémoires.

² Bousquet J., *L'énigme J. Bousquet ou -Fragments de l'être couché-*, disponible sur le site : Le poète Joë Bousquet à Villalier : poete.villalier.fr.

³ Cf. Bousquet J., *Le meneur de lune* (1946), Paris, Albin Michel, 2006, p. 18.

⁴ Descadeillas R., *La Dépêche du Midi*, 29 septembre 1979.

⁵ Cf. Bousquet J., *L'énigme J. Bousquet...*, *op. cit.*

⁶ Bousquet J., *Lettres à Marthe* (1919-1937), Gallimard, 1978.

Il écrira lui-même : « Ma blessure existait avant moi, je suis né pour l'incarner ». Animé par la pulsion de mort, il subit le réel qui l'atteint sans pouvoir sur le moment, ni en saisir le sens, ni la gravité. Il restera paralysé jusqu'à sa mort, à cinquante-trois ans. La balle aura mis trente-deux ans à l'atteindre. C'est le temps qu'il va consacrer à traiter inlassablement le trop de réel de son existence. Il entreprend de « naturaliser », selon son mot, sa blessure par l'écriture : « Tu vivras d'une fin venue avant son heure »⁷.

*Le meneur de lune*⁸, seul récit qu'il fait de lui, commence ainsi :

« À vingt ans, j'ai été gravement atteint par un coup de feu. Mon corps était retranché de la vie ; par amour pour [Marthe], je rêvai d'abord de le détruire. Cependant, les années qui me rendaient mon infirmité plus présente, enterraient mon intention de me supprimer. Blessé, je devenais ma blessure. J'ai survécu dans une chair qui était la honte de mes désirs. »

Dès lors, au 53 de la rue de Verdun, à Carcassonne, jusqu'à sa mort en 1950, derrière les volets clos, dans sa chambre où la lumière du jour ne pénètre jamais, il sanctuarise le lieu de l'écriture, et depuis ce lieu, immobile, il écrit, lit, reçoit. « La nuit est avant les jours »⁹. La clarté vient d'ailleurs. Il ne croit pas assez aux événements pour vouloir les raconter, la réalité ne l'intéresse pas, la vérité de la vie passe par le filtre du rêve, il écrit et note ses rêves. Il les convoque les yeux fermés : « Je suis le rêve de mes rêves » écrit-il. « Au réveil le songe s'efface à moitié, mais sa tendresse subsiste, ma vie ne se poursuit qu'au prix d'un effort comme si je ne m'y sentais pas chez moi ; et il me semble que je porte dans mon cœur le poids de mon rêve endormi. Je parle alors, je raconte l'histoire du musicien sans voix [...] il est certain que je forme des paroles avec les visions dont le silence est la vie ». Il formule un vœu : « Que ce que j'écrirai, peu à peu, prenne le ton des rêves qui nous éveillent. On ne lit bien que ce qui a été conçu les yeux fermés. Une pensée n'est vérité que si j'ai réussi à m'halluciner avec elle. »¹⁰ Le rêve fonde l'existence et en est le vecteur. Pour lui, là où c'était... le rêve, « Je » doit advenir. Plusieurs femmes rencontrées, imaginées et rêvées seront les destinataires de lettres d'amour qui constituent l'envers intime de l'œuvre et dévoilent son souhait profond, habité de féminin : « J'ai vécu comme une femme, souhaitant d'enfanter des esprits, de les nourrir de mes sensations. »¹¹ « L'homme naît de rêver qu'il ne se connaît pas. Une femme est passée elle devient son rêve. »¹²

La fenêtre fermée sur le monde ouvre sur un autre espace, et c'est le monde qui vient à lui. Le monde des lettres au travers des grands poètes, philosophes qui ont fréquenté cette chambre, de Paul Valéry, Louis Aragon, sans oublier André Gide, à Simone Weil, René Nelli, Jean Paulhan. Et le monde des Arts, avec les tableaux des plus grands maîtres qui seront les compagnons de son inspiration, collection prestigieuse digne des plus grands musées nationaux, aujourd'hui malheureusement dispersée. Aux murs, obstruant parfois les vraies fenêtres, le trou du regard ouvre sur d'autres fenêtres en abyme, se côtoient Max Ernst, Dalí, Magritte, Tanguy, Paul Klee, Michaux, Dubuffet, Bellmer, Kandinsky, Miro. Cette chambre qu'il appelait « l'oubliette aérienne » fut consacrée à la vie de l'esprit.

Joe Bousquet dort très peu. Des mementos consignés sur son agenda de l'époque fixent le travail assidu qu'il s'impose dès le soir. D'une heure du matin jusqu'au lever du jour : « ÉCRIRE ». À l'heure où les autres se réveillent, lui s'endort pour quelques heures seulement. On peut voir encore aujourd'hui ce qui a été le décor de cette chambre où Joe Bousquet, bousculant les rythmes du sommeil, repoussant les limites entre veille et sommeil, explora cette zone où les dormeurs vont plus loin que la nuit. Il écrira *Il ne fait pas assez noir*

⁷ Bousquet J., « Le pays clos », *La connaissance du soir* (1945), Poésie/Gallimard, 1981, p. 94.

⁸ Bousquet J., *Le meneur de lune*, op. cit.

⁹ *Ibid.*, p. 22.

¹⁰ *Ibid.*, p. 76 & 77.

¹¹ *Ibid.*, p. 13.

¹² Bousquet J., « l'aveugle de l'aube », *La connaissance du soir*, op. cit., p. 40.

et *La connaissance du soir*, il y éclaire un savoir au-delà de la nuit, où « la nuit ne sait pas qu'il fait noir »¹³ et qu'il appellera un « outre-voir ».

« Voyez comme il fait noir tout d'un coup
Il faut que la nuit soit venue quand nos regards étaient ailleurs
La nuit attend toujours la nuit, tenez vos yeux ouverts
On y voit assez bien quand un homme peut dire, il fait nuit. »¹⁴

Moment de fécondité pour le poète qui se risque à se tenir au plus près du réel, à « l'authentifier » pour reprendre son mot. Il entreprend d'aller au-delà du récit lui-même, pour nous donner par sa présence vivante et sa position d'*inconnu*¹⁵, une autre version remaniée par l'expérience poétique¹⁶, une création inédite ouvrant sur un monde autre qu'on pourrait appeler l'outre-rêve.

Dans son livre *Le réveil*¹⁷, Carolina Koretzky rappelle les limites incertaines qui existent entre le rêve et la veille. Il y a infiltration du rêve dans la réalité et vice-versa conduisant à une sorte de brouillage entre les deux. Bien que le rêve se passe sur une « autre scène », la fonction de coupure du réveil comme bord topique et temporel n'est pas si évidente. On connaît l'incorporation d'éléments diurnes dans le rêve, que ce soit des stimuli externes ou somatiques et leur interprétation par le travail du rêve, ou telle image ou tel événement de la réalité, utilisés pour servir de figuration dans le rêve. Freud, dans *L'Interprétation des rêves*, insiste sur l'utilisation fréquente de fantasmes ou de rêveries diurnes déjà prêts qui vont servir à la formation du rêve. Le stimulus externe à ce moment-là n'intervient que pour activer une fantaisie (fantasme diurne ou rêve diurne) déjà là, déjà toute faite, composée d'avance. « [Un] fantasme prêt depuis longtemps n'a pas besoin d'être refait en entier durant le sommeil ; il suffit qu'il soit pour ainsi dire effleuré »¹⁸, écrit Freud. Le fantasme équivaut au rêve diurne¹⁹. L'analyse des caractéristiques des rêves diurnes démontre, dit-il, qu'ils sont « analogues à nos rêves [nocturnes] et méritent le nom de "rêves" »²⁰.

Freud, dans *Le créateur littéraire et la fantaisie*²¹, retrouve dans le jeu de l'enfant les premières traces de l'activité poétique, en ce que l'enfant se crée un monde à lui, ou plus exactement qu'il remanie les choses de la réalité en les transposant et les réorganisant dans un nouvel ordre à sa convenance. Il insiste sur le sérieux de cette opération à laquelle sont liés une grande quantité d'affects. Le contraire du jeu n'est pas le sérieux mais la réalité. L'enfant, poète en herbe, joue très sérieusement. Il met en évidence la parenté qui existe entre le jeu de l'enfant et les remaniements de la création poétique, qui s'appuient également sur cette recomposition imaginaire. En lieu et place du jeu, il s'adonne à sa fantaisie en tant qu'activité imaginative. Il poursuit « ce qu'on appelle des rêves diurnes »²², se créant ainsi des fantasmes. Le sujet devenu adulte continue lui aussi à se fabriquer des fantasmes sauf qu'il en éprouve de la honte, car ils dévoilent les désirs qui les sous-tendent, soit des désirs ambitieux, soit des désirs érotiques, dit Freud. Dans le même texte, Freud rapproche le rêve, qu'il soit

¹³ *Ibid.*, « Quand l'âme eut froid », p. 76-77.

¹⁴ *Ibid.*, « Suite et fin », p. 39.

¹⁵ Les Nuits de France Culture, Joe Bousquet, *l'inconnu*, première diffusion 22 octobre 1975.

¹⁶ Lacan J., *Le Séminaire*, livre III, *Les Psychoses*, Paris, Seuil, 1981, p. 91, « La poésie est création d'un sujet assumant un nouvel ordre de relation symbolique au monde ».

¹⁷ Koretzky C., *Le réveil. Une élucidation psychanalytique*, Rennes, PUR, 2012, p. 39.

¹⁸ Freud S., *L'Interprétation des rêves*, (1926), Paris, PUF, 1980, p. 423.

¹⁹ *ibid.*, p. 419.

²⁰ *Ibid.*

²¹ Freud S., « Le créateur littéraire et la fantaisie », *L'inquiétante étrangeté et autres essais*, Folio/essais, Paris, 1997, p. 29-46.

²² *Ibid.*, p. 36.

nocturne ou diurne, avec la production imaginaire de fantasmes : « Nos rêves nocturnes eux-mêmes ne sont rien d'autres que de telles fantaisies »²³. Il rappelle que le langage, dans sa sagesse, a appelé rêves diurnes les créations de ceux qui s'adonnent à leur fantaisie : Il devient facile de voir « que les rêves nocturnes sont des accomplissements de désir au même titre que les rêves diurnes »²⁴. Freud pose la question : « Sommes-nous vraiment autorisé à comparer le poète au rêveur en plein jour et ses créations à des rêves diurnes ? »²⁵

L'œuvre littéraire, tout comme le rêve diurne, vient en continuation et substitut du jeu enfantin. Mais, tandis que le rêveur éveillé ordinaire cache soigneusement son rêve dont il a honte, il préférerait avouer ses fautes plutôt que ses fantasmes, dit Freud, le créateur littéraire depuis la solitude, le silence et l'obscurité qui d'ordinaire sont générateurs d'angoisse, déploie pour nous ses jeux ou rêves diurnes personnels, par *l'ars poetica* dont il a le secret, aux fins d'obtenir un plaisir esthétique dont nous pouvons jouir sans scrupule et sans honte²⁶.

Lacan dira également que « l'expérience du fantasme est intimement tissée à l'œuvre »²⁷, mais il va plus loin, en disant que précisément pour ce qui concerne l'œuvre d'art écrite, l'artiste réussit ce tour de force d'introduire dans la forme de l'œuvre par l'expérience du fantasme qui y est liée « l'avènement de la coupure, pour autant que s'y manifeste le réel du sujet, en tant que, au-delà de ce qu'il dit, il est le sujet inconscient [...] à savoir qu'il est là, et qu'il doit se situer dans [...] l'avènement de la coupure »²⁸. Le sujet n'existe que dans le battement où il disparaît.

La dignité de l'être ou « le point électif du rapport du sujet à [...] son être de pur sujet, dit Lacan, ne tient d'aucune façon à ce qu'il soit *coupé* [...], ni [...] à ce qu'il soit un *coupable* [...] elle tient à la *coupure* comme telle.²⁹ À cet égard, le trauma vient réactualiser la coupure essentielle qui fonde le sujet et met à nu le « point panique »³⁰ du sujet où, n'ayant plus le secours du fantasme comme défense, il se trouve comme effacé, aboli face à l'impasse existentielle inhérente à son rapport au signifiant : « C'est le point où il ne peut plus rien dire de lui-même, où il est réduit au silence, et c'est alors qu'il se raccroche à l'objet du désir. »³¹

Écoutons donc le poète :

« Il m'a fallu des années pour rendre tous ses reliefs à l'accident qui m'avait brisé. On dirait que l'instant est pris entre deux portes, ce qui fit ma stupeur de ne pouvoir assez souffrir à l'heure même où tout me quittait. »³²

« Tout ce que j'ai vécu donne une idée horrible de l'existence. Cependant à mes propres yeux ma vie n'aura été que douceur de vivre. »³³

Dans sa dernière lettre à son amante « Poisson d'Or », un an avant sa mort³⁴, il écrit :

« Ma vie est extérieurement une vie de rebut et je n'en veux pas d'autre. Je ne grandirai jamais qu'en la voulant telle qu'elle m'a été infligée, en faisant de son épreuve un objet de désir. Il y fallait une vision de pureté et de beauté et qui ne démentît pas mon rêve en se heurtant à mon corps blessé. C'est fait, ce qui devait être est. »

²³ *Ibid.*, p. 40.

²⁴ *Ibid.*, p. 41.

²⁵ *Ibid.*

²⁶ *Ibid.*, p. 44-45.

²⁷ Lacan J., *Le Séminaire*, livre VI, *Le Désir et son interprétation*, Paris, Seuil, 2013, p. 474.

²⁸ *Ibid.*

²⁹ *Ibid.*, p. 471.

³⁰ Miller J.-A., « Une introduction à la lecture du Séminaire VI, *Le Désir et son interprétation* », *La Cause du désir*, n° 86, p. 66.

³¹ *Ibid.*

³² Bousquet J., *Le meneur de lune*, *op. cit.*, p. 14.

³³ *Ibid.*, p. 18.

³⁴ Joe Bousquet mourut le 28 septembre 1950, à l'âge de 53 ans.